

M.S.MAGE

PEAS

L'ENFANT DES PLAINES

M.S.MAGE

PEAS

L'ENFANT DES PLAINES

Pour bien commencer

Peas est une nouvelle située dans l'univers de la saga *Les Enfants de Vénus*.

Chronologiquement, *Peas* se déroule avant les événements de la trilogie. Vous pouvez donc tout à fait lire cette nouvelle sans avoir lu les romans parus précédemment. Elle est indépendante, même si les lectorices familières avec cet univers pourront apprécier y retrouver des personnages des *Enfants de Vénus* en plus du protagoniste principal *Peas*.

Cependant, si vous souhaitez éviter les spoilers, je vous conseille de ne pas lire les quelques lignes supplémentaires de l'épilogue. Celui-ci sera indiqué à la fin avec ce symbole :



Bonne lecture !



Réveil, ranger, plier.

Courir, étudier, observer.

Chaque jour se ressemblait, mais n'en finissait pas
de l'émerveiller pour autant.

Laver, étendre, cuisiner, détendre, plier encore...

Obéir.

Les mains humides, de fragiles bulles de savon
entre ses phalanges, Peas interrompit sa corvée de
vaisselle. Il regarda ses doigts fins, longs, à la peau
claire et souple. De véritables mains de procréateur.

Immaculées. Douces et à peine usées par le travail. C'était sans doute un constat un peu superficiel, mais Peas appréciait ses nouvelles mains. Sa nouvelle peau. Il en tirait une certaine fierté.

En quelques semaines, il avait embrassé sans effort son statut privilégié de procréateur de la cité royale. Sans être naïf sur sa condition d'homme dans un monde qui n'était pas à son avantage, Peas se sentait à sa place depuis qu'il vivait à Sàlissa, comme s'il avait toujours été fait pour ce travail. L'atmosphère de la cité était bien différente de ses Plaines natales. L'air y était plus chaud et plus lourd, chargé d'iode et de soleil, des parfums des plantes succulentes au bord des rues, des agrumes du marché ou des délicates eaux florales que portaient les femmes de la haute. Ici tout était plus somptueux, plus sophistiqué, plus solennel aussi. L'aura majestueuse de la dynastie de Vénus rayonnait sur l'ensemble de Sàlissa.

Peas se sentait chanceux. Il se replongea dans la vaisselle, un léger sourire persistant sur ses lèvres.

D'un mouvement de poignet humide, il redressa une mèche de ses cheveux blond vénitien qui tombait devant ses yeux. Qu'allait-il encore découvrir sur sa nouvelle fonction ? Déjà apprenti procréateur à dix-sept ans, il avait hâte de savoir jusqu'où sa chance le porterait. Bientôt, il serait en âge de procréer. Une tension s'insinua entre ses côtes. Serait-il à la hauteur ?

Une rumeur lointaine ramena Peas à la réalité. Une poignée de procréateurs rentrait de leur entraînement de fin de matinée. Leurs murmures discrets lui parvinrent à travers les fenêtres de la cuisine ouvertes sur l'arrière-cour. Dès lors qu'ils passèrent la porte de la maison, leur véritable refuge, leurs voix graves se firent plus animées. Une partie d'entre eux dévala le couloir pour filer directement vers leurs quartiers au sous-sol, tandis que d'autres contournèrent la maison afin de procéder à des étirements dans la cour. Peas observa du coin de l'œil ses collègues vêtus de leurs uniformes blancs rehaussés d'empiècements noirs. Ils

avaient les joues rougies par la course à pied, le front perlé de sueur et l'air détendu par l'activité physique.

Un des coureurs, Pollen, entra dans la cuisine et s'enquit du menu du déjeuner auprès des deux hommes attitrés à la préparation du repas. Pollen avait des muscles parfaitement dessinés qui saillaient sous son haut blanc et un cou large qui contrastait avec son visage long au teint tanné par le soleil de Sàlissa. Il passait beaucoup de temps dans la salle de musculation, sans doute trop. En général, les femmes préféraient les hommes à l'allure plus délicate, mais cela n'empêchait pas Pollen de se voir attribuer des rendez-vous de procréation.

Ce dernier fut suivi par Bamboo, un imposant procréateur qui passa la porte de la cuisine en se courbant, un air satisfait sur le visage. Tout en essuyant la transpiration de son front d'un revers de bras, il adressa un sourire à Peas, puis leva ses sourcils broussailleux au ciel.

— Ben alors, toujours pas finie cette vaisselle ?

Du haut de ses trente-deux ans, Bamboo s'avérait être un bon mentor, prêtant attention à ce que chacun se sente à sa place. Peas s'était entendu avec lui dès le premier jour. Il lui rendit son sourire en haussant les épaules. Il était vrai qu'il avait traîné plus que de raison dans sa corvée, distrait par ses nombreuses réflexions.

— Toujours à rêvasser celui-ci, le taquina Pollen.

— Tu devrais essayer toi aussi, ça t'aérerait le cerveau un peu.

La réplique de Peas fit marrer ses collègues. Sans rancune, Pollen, accompagné par Bamboo, disparut vers l'escalier menant au sous-sol, laissant derrière eux un parfum de sueur et de soleil, et un dernier procréateur pénétra dans la demeure.

Peas se trouvait être le plus jeune habitant de la maison, mais Lime n'avait qu'un an de plus que lui. Pourtant il vivait ici depuis des années, recruté à l'âge de douze ans, sans doute un record. Le bruit courait qu'il était le favori de leur maîtresse, Dame Nori, sans

que Peas connaisse la véritable raison de cette préférence.

Il posa un regard amical sur Lime. En réponse, son collègue se contenta d'un infime soulèvement de sourcils. Il ne paraissait pas de mauvaise humeur – Peas avait d'ailleurs remarqué que Lime semblait toujours apprécier les moments d'activités sportives, revenant l'air plus détendu après la course, comme si elle lui permettait de diluer ses pensées –, mais Lime ne se montrait pas aussi avenant que Bamboo. Il était, d'une certaine façon, moins présent que les autres. Où son esprit voyageait-il ? Peas n'en avait pas la moindre idée.

Une fois sa corvée terminée, Peas sortit dans la cour afin d'étendre les torchons de la vaisselle à côté du linge fraîchement lavé. Une brise provenant du port transportait des embruns marins qui se mêlaient au parfum de la lessive, mélange de savon et de fleurs de lavande. Cette odeur raviva un souvenir chez lui,

d'abord peu précis, comme une ambiance lointaine, une mémoire nostalgique.

Une odeur d'enfance, celle des Plaines.

Il songea alors aux champs céréaliers frappés par les vents, aux falaises abruptes et aux vagues qui s'y écrasaient avec fracas. Il repensa à ses classes, aux jours insouciantes en compagnie de ses camarades, et ceux accablés de tristesse où être un garçon dans ce monde paraissait être la chose la plus injuste et intolérable. Quant à la lavande, elle lui rappelait les bouquets de fleurs que sa mère faisait sécher à l'envers aux quatre coins de leur salon.

Ces souvenirs-là, si lointains, filèrent dans l'esprit et le cœur de Peas comme une embrassade trop courte, à la fois douce et un peu déchirante.

— Peas ? l'interrompit dans ses pensées une voix fluette.

Il se retourna pour découvrir Dame Nori. Aussitôt, il redressa le dos.

— Veux-tu bien rejoindre les autres en bas, je dois vous parler.

Sa maîtresse posa un regard indulgent sur lui, puis d'un geste de la tête, l'invita à passer le premier, une lueur espiègle dans ses yeux bruns. Peas s'empressa de descendre les marches de l'escalier deux par deux pour éviter de la gêner, mais elle progressait de toute façon derrière lui à un rythme bien plus lent.

Il se souvint de la première fois où il l'avait vue, le jour où elle l'avait recruté. Il n'était alors qu'un jeune des Plaines promis à un avenir somme toute banal dans sa contrée : travailler sur des chantiers. Ils n'avaient échangé que quelques mots ce jour-là. Elle avait ri lorsqu'il s'était inquiété de ne pas savoir comment se comporter dans une cité comme Sàlissa. « Tu as déjà l'attitude d'un jeune homme parfaitement éduqué », avait-elle répondu. Peas avait ensuite rougi, comme cela arrivait souvent. Nori exigeait l'excellence chez ses hommes, et cela expliquait pourquoi sa maison était l'une des plus réputées de la

cité royale. Peas l'appréciait malgré sa fermeté, car elle était honnête et jamais injuste.

Une fois parvenu dans la salle commune, il se faufila entre les tables pour se tapir contre un mur. Les procréateurs étaient réunis dans la pièce au plafond bas, une assemblée bruyante toute de blanc vêtue. Ils se turent dès que leur ma trese se révéla dans l'escalier. Nori descendait rarement jusqu'au sous-sol.

— Ce soir sera un peu spécial. Nous sommes conviés à un  v nement, mes garçons, dit-elle avec un sourire. Il s'agit d'un gala donné en l'honneur d'une convention de commerçantes venant des Plaines. De nombreuses dames de la cité seront présentes également.

Des gémissements heureux parcoururent l'assemblée. Les hommes échangèrent des regards impatientes. Une soirée pour eux signifiait une sortie exceptionnelle, où ils pourraient se fondre dans la

masse ou profiter de mets rares. Une parenthèse festive dans un quotidien bien encadré.

La manœuvre s'avérait aussi idéale pour présenter les procréateurs à la cité. Bien entendu, Nori ne conviait qu'une poignée de ses hommes à ce genre de rassemblement. Ceux qu'elle estimait pouvoir déclencher une rencontre, une envie de franchir le cap de la procréation.

— Pour cette soirée, j'ai dû faire un choix et seuls quatre d'entre vous m'accompagneront. Les autres, vous aurez droit à une soirée de libre et, bien sûr, je compte sur vous pour être raisonnable en mon absence.

Un murmure ravi traversa la salle commune. Peas s'imagina aussitôt la soirée qu'il pourrait passer. Peut-être irait-il enfin découvrir ce coin de plage dont Bamboo lui avait parlé, un endroit à l'abri des regards que les hommes se permettaient de fréquenter. Aucune chance qu'il soit choisi pour le gala. Il n'avait pas encore pratiqué la procréation et il était le plus

jeune de la maison. Il attendit malgré tout avec une certaine excitation la décision de Nori. Lime ferait sûrement partie des heureux élus.

— Je demanderai donc à Bamboo de m’accompagner. Ainsi que Pollen. Opium. Et enfin... Peas.

L’air parut soudain se contracter autour du jeune procréateur. Il mit quelques secondes à réaliser qu’on l’avait nommé. Quand il percuta, son regard s’agita d’un bout à l’autre de la pièce, cherchant des témoins, une preuve qu’il avait bien entendu. Incrédules, ses aînés le scrutaient avec envie. Ses joues s’empourprèrent. Dame Nori ne plaisantait pas ?

— Nous partirons à la tombée de la nuit. Faites-vous beaux, mes garçons.

Elle ponctua sa phrase d’un sourire guilleret, avant de les quitter sans plus d’explications. Sa sortie s’ensuivit d’un grand capharnaüm. L’excitation était à son comble. Bamboo apparut à côté de Peas et lui secoua l’épaule avec vigueur.

— Petit veinard, hein ?

Peas sentit une bouffée de stress monter en lui, comme une boule oppressante prenant trop de place dans sa poitrine. Il n'avait encore jamais été présenté officiellement comme procréateur. Était-ce pour lui un grand jour ? Probablement, vu la terreur qui s'emparait soudain de lui.

Pour le reste de l'après-midi, il passa un temps déraisonnable dans la salle de la Source. Il voulait être parfait pour le gala. Immaculé. Il se parfuma pour l'occasion, sur les conseils de Bamboo. Passé l'instant de sidération, Peas demeurait confus quant à la marche à suivre et ce qui l'attendait ce soir-là. L'uniforme réglementaire des procréateurs lui éviterait au moins de réfléchir à sa tenue.

Il rejoint son dortoir, désert à cette heure-ci, certains procréateurs étant partis courir tandis que les autres s'occupaient dans la salle commune. Pourtant, Peas ne fut pas si surpris d'y trouver Lime, allongé sur

son lit, fixant le plafond comme un sombre penseur. Était-il frustré de ne pas avoir été choisi pour la soirée ?

Malgré son jeune âge et son attitude distante, Peas commençait à saisir en partie ce qui faisait de Lime le favori. Il était conscient de sa beauté touchante, avec ses longs yeux en amande d'un noir si profond, et de ce charisme étrange qui se dégageait de lui. Cependant, il pensait être en mesure de rivaliser avec Lime, car il savait que la beauté ne faisait pas tout dans leur travail. Malgré tout, il se fit discret pour éviter de froisser son collègue.

— Tu es nerveux... dit soudain Lime alors que Peas enfilait un uniforme propre.

Ce n'était pas une question. Son aîné tourna lentement la tête vers lui, l'étudiant d'un air avisé.

— Un peu. C'est la première fois pour moi.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'une soirée d'exhibition. Tu dois juste te montrer, c'est tout.

— Ah...

En un sens, cela le rassurait. Mais d'un autre côté, Peas espérait aussi être un peu plus qu'un simple élément de décoration. Discernant sa légère déception, Lime leva un sourcil surpris. Il se redressa sur son lit et, les coudes plantés sur ses genoux, l'observa avec une attention minutieuse. Peas déplaça le haut de son uniforme et l'enfila maladroitement, intimidé.

— Dame Nori procède comme ça, dit Lime après un instant. Elle fait grandir notre réputation avant même de nous proposer aux clientes. Pour augmenter notre valeur.

— C'est ainsi qu'elle a bâti ta réputation ?

Lime esquissa un demi-sourire mystérieux.

— Tu dois juste faire bonne impression ce soir, ça ne devrait pas être trop dur.

— Tu penses que je peux faire bonne impression ?

— Tu as réussi à te faire une place ici sans trop de difficulté, non ? Tout le monde t'apprécie.

Peas se sentit rougir. C'était bien la première fois que Lime s'adressait à lui de cette façon.

— Mais si on me demande ce que je sais faire... Je ne sais rien faire. Toi, tu as déjà expérimenté la procréation.

— Ne te pose pas ce genre de questions ce soir. Elles viendront en temps voulu, je t'assure.

Un air grave parcourut le visage de Lime. La pression dans la poitrine de Peas se fit presque étouffante.



— Reste avec nous, Peas.

Arrivé devant l'entrée de la demeure, Bamboo lui asséna un léger coup de coude pour le ramener à la réalité. Les effluves du port de Sàlissa emplissaient l'air en cette fin de journée. Le gala des commerçantes se déroulait dans une propriété luxueuse située près de l'embarcadère où un flux constant d'invitées venait

briser la tranquillité qui baignait d'ordinaire les quais à cette heure-ci. Derrière deux grandes colonnes, la double porte grande ouverte de la demeure dévoilait une fraction de l'agitation et de l'émerveillement qui se trouvait à l'intérieur.

Peas répondit d'un signe de tête à Bamboo, déconcerté par le ton précautionneux de son aîné. Il valait mieux en effet ne pas se laisser distraire, ni s'éloigner de ses collègues plus habitués à ce genre d'événement. Il ne voulait pas provoquer d'impairs lors de sa première sortie officielle. Il devait se montrer sous son meilleur jour.

Lorsque la fête se déversa sur eux, Peas écarquilla les yeux, avide de détails. Tant de choses à voir, à respirer, à goûter, à admirer. Des femmes paraient dans des tenues de réception. Des plats garnis de bouchées exotiques défilaient entre elles. Le gala accueillait des commerçantes de divers horizons, des marchandes ayant pignon sur rue à Sàlissa, aux négociantes maritimes, en passant par une délégation

venue des Plaines. Le royaume importait de nombreuses denrées depuis sa région voisine et leur relation alliée de plusieurs décennies reposait sur ces échanges commerciaux.

La propriété disposait d'une grande salle de réception habillée de colonnes en marbre et au plafond décoré de moulures dorées qui donnait sur un coquet jardin, et d'innombrables pièces où les festivités se répandaient. Peas était fasciné. Il se sentait à nouveau chanceux.

Dans un premier temps, les quatre procréateurs restèrent près du buffet de boissons qui se trouvait dans le patio à ciel ouvert au centre de la demeure. Leur maîtresse disparut rapidement de leur champ de vision. Nori procédait à une tournée de ses connaissances, qui la présentaient à leur tour aux étrangères invitées à la soirée. Vu la réputation des maisons de procréation de Sàlissa, il n'était pas rare que des femmes fortunées fassent le trajet d'une autre contrée pour obtenir les faveurs d'un procréateur

d'ici. Nori prospectait avec attention. Elle était là pour affaires.

À un moment, leur maîtresse réapparut puis fit un signe de tête appuyé en direction de Bamboo. Elle désigna une convive seule accoudée un peu plus loin. Peas observa leur échange silencieux avec curiosité. Avec un air intimidé qui ne lui ressemblait pas, Bamboo s'excusa auprès de ses collègues, puis se faufila pour rejoindre la femme et, en un éclair, se transforma sous les yeux de Peas. Il n'y avait plus aucune gêne, plus aucun doute dans les gestes du procréateur. Il rayonnait d'assurance. Peut-être s'agissait-il d'une des potentielles clientes de Bamboo, et il devait conclure l'affaire ce soir-là.

Peas resta un moment partagé entre l'admiration et la tentation. Serait-il capable de paraître aussi assuré auprès d'une femme ? Il n'en avait jamais fréquenté en dehors du cadre respectable. La seule l'ayant un jour considéré comme plus qu'un simple garçon parmi d'autres était sa génitrice, et il ne l'avait pas vue

depuis l'âge de treize ans, lorsqu'il l'avait croisée par hasard sur un marché.

Peas avait effectué ses classes dans la cité voisine de son village d'enfance. Alors, par trois fois, sa génitrice et lui avaient eu la chance de se revoir. Il se souvenait de chacune de ses apparitions. Sans un échange, sans un mot. Juste la communion silencieuse d'une mère et d'un enfant séparés par la vie. La seule femme qu'il avait jamais aimée. La seule femme à qui il avait tenu la main. Peas secoua la tête pour repousser ce vif sentiment mélancolique qui le gagnait. Pendant ce temps, Bamboo saisissait le poignet de sa cliente pour y déposer un discret baiser.

Quelques minutes plus tard, Nori s'approcha de Peas en compagnie d'une convive, une grande brune élégante qui devait avoir dans la trentaine. Elles venaient à sa rencontre. Lui, le procréateur novice. Il se redressa, piqué par sa nervosité.

— Le voilà, dit Nori en le désignant.

— Peas, c'est ça ? demanda la femme.

— Oui, ma Dame. Enchanté.

— Centilla est une amie, expliqua Nori. Viens avec nous, mon garçon.

Après avoir jeté un bref regard vers ses deux collègues qui ne lui apporta pas l'assurance qu'il convoitait, il suivit les deux femmes.

Ils empruntèrent un couloir pour rejoindre une autre aile de la maison. Plus ils s'éloignaient du bruit et des lumières de la fête, plus Peas avait conscience de son cœur martelant sa poitrine. Il s'efforça de se remettre en tête les conseils de Lime : *tu dois juste faire bonne impression*. Il en était capable. On ne lui demanderait pas plus aujourd'hui.

Dame Nori ouvrit une porte et ils pénétrèrent tous les trois dans une pièce mal éclairée, à l'ambiance calfeutrée. Il s'agissait d'un coquet salon de réception, meublé d'un grand canapé pourpre et de plusieurs fauteuils de velours. Des tentures violettes encadraient une large bibliothèque et un bureau en bois sombre se trouvait dans le coin opposé.

Sans un mot, dans un silence qui rendait Peas fébrile, Centilla alla s'asseoir dans le canapé. Elle croisa ses longues jambes devant elle, sa robe fendue révélant le galbe de ses mollets et le velouté de sa peau. Sa silhouette élancée reposait avec une certaine nonchalance sur le moelleux du sofa. Pendant plusieurs secondes, elle fixa son regard sur Peas d'une façon délibérément appuyée. Cela le mit mal à l'aise, mais il se contenta de sourire de manière appropriée tandis qu'il cherchait un moyen de se tenir droit au milieu de cette pièce trop intime et trop calme.

Lentement, Nori rejoignit son amie sur le fauteuil attendant et croisa ses mains sur ses genoux, l'observant à son tour pendant quelques secondes qui parurent une éternité à Peas.

— Eh bien, Centilla, tu es silencieuse. Tu ne le trouves pas charmant ?

— Il est très jeune.

— Oui, certes.

— Elles sont de plus en plus jeunes, tes recrues.

— Ma foi, pas vraiment. Mais il y a de la demande chez les jeunes dames de la cité. C'est plutôt encourageant de voir la nouvelle génération s'intéresser à la procréation, alors je dois faire mon possible pour qu'elles se sentent à l'aise.

Centilla entortilla une mèche de ses cheveux bruns, avant de la lâcher et de se lever d'un bond. Elle progressa vers Peas avec détermination. Son visage se colla si près du sien qu'il sentit l'odeur de la boisson à l'orange qu'elle avait consommée depuis le début de la soirée. Le parfum subtil et frais picota ses narines. Il ne bougea pas d'un cil. L'inspection faisait partie du protocole pour les procréateurs.

Elle plongea ses pupilles dans celles de Peas. Leur couleur était sombre et chaude, comme des braises encore fumantes. Il soutint son regard. Il voulait se montrer assuré. Son cerveau lui intimait de tenir bon, car il devait convaincre cette femme de l'apprécier. Le face à face s'éternisa. Centilla leva un poignet et

approcha sa main de la tête de Peas, frôlant doucement une boucle de ses cheveux.

— Et donc ? s’impatia Nori, ce qui fit baisser la main de la femme.

Peas ne put s’empêcher de froncer légèrement les sourcils, inquiet. L’expression de Dame Centilla était impossible à déchiffrer.

— Tu es très beau, rassure-toi, dit-elle comme pour répondre à son inquiétude, ce qui le déstabilisa davantage. Mais tu n’es pas très bavard.

— Pardon, ma Dame. Je n’ai jamais été aussi proche d’une femme.

— Ah oui ? Et qu’est-ce que ça te fait ?

Tout son corps sembla se presser vers lui, sans pour autant le toucher.

— Je... Je suis subjugué, répondit Peas.

Il provoqua un rire chez la femme. Ses longs cils fardés de noir battirent avec excitation.

— Oh, Nori, tu fais des merveilles en si peu de temps, dit-elle, l’air enorgueilli par les mots de Peas.

On peut en voir un peu plus ? Qu'est-ce qui se cache sous cet uniforme ?

— Peas, enlève ton haut, ordonna la maîtresse de maison.

Il s'exécuta, calmement. Du moins, il fournit un effort pour paraître calme, tandis qu'il se retrouvait à moitié nu dans cette pièce, sous le regard captivé de la femme. Un frisson le parcourut, remontant le long de sa colonne vertébrale jusqu'à sa nuque. Il n'avait pas froid, mais c'était tout comme.

— C'est tout ? bouda la dame.

— Il n'est pas encore prêt, Centilla. Alors, tu es d'accord ?

Son amie sembla considérer la question. Ce qui se jouait entre les deux femmes lui demeurerait insaisissable.

Le regard de Centilla balaya l'anatomie de Peas des pieds à la tête. Puis elle posa un doigt sur sa poitrine, au niveau de son cœur aux battements erratiques. Il respirait à peine, comme s'il était loin de son corps,

incapable de le contrôler ou de saisir les signaux de détresse qu'il lui envoyait. Centilla glissa son doigt vers sa clavicule, puis sur son cou, et elle l'attira enfin par la nuque afin de déposer un baiser sur sa joue. Son geste s'avéra un peu brusque, mais ce fut surtout le contact de ses lèvres contre la peau de Peas qui le fit rougir de honte. Centilla afficha un grand sourire, puis le relâcha.

— Bien sûr. Tu peux compter sur moi, Nori. Tant que tu trouveras de si charmantes recrues, je serai là pour toi.

— Parfait, je te remercie.

— À bientôt, Peas. Et continue cette petite performance du jeune timide, je suis sûre que ça plaira à beaucoup de femmes.

Elle quitta la pièce avec une légère démarche chaloupée, comme si elle désirait que Peas admire sa sortie. Nori se rapprocha de sa jeune recrue et lui adressa un sourire indulgent.

— Bien. Tu peux te rhabiller. Centilla est un peu spéciale, mais je peux t’assurer qu’elle est d’une aide précieuse. Ce n’est pas une cliente comme les autres.

— C’est-à-dire ? demanda Peas en revêtant son haut d’uniforme.

— Elle sera ta première expérience. Et il s’agit toujours d’un moment unique. C’est pourquoi je veux que cela se passe bien pour tout le monde. Tu seras entre de bonnes mains avec elle.

— Quand...

— Bientôt. Mais pour ce soir, tu n’as plus à te soucier de rien. Profite de la soirée.

Nori s’éclipsa dans un frottement de jupons.

Peas sortit de la pièce bien après elle. Il aperçut au bout du couloir l’animation qui régnait vers le centre de la demeure et se trouva soudain en décalage avec l’ambiance. En fait, il ne se sentait pas très bien. Il percevait encore la sensation du baiser de Centilla sur sa joue et cela le perturbait.

Il prit la direction des toilettes. Lorsqu'il entra et referma la porte derrière lui, il crut qu'il allait se mettre à rendre tous les délicieux mets qu'il avait avalés jusque-là. Il se pencha au-dessus de l'évier, saisi d'un haut-le-cœur, mais rien ne sortit. Afin de calmer les palpitations dans sa poitrine, il s'efforça de réaliser plusieurs longues respirations, puis se rafraîchit à la Source. Son cœur s'était soulevé dans sa gorge.

Peas releva la tête et découvrit son reflet dans le miroir. Il ne se reconnut pas. Disparu la naïveté qu'on lui reprochait souvent. Son front était tendu. Ses paupières étrangement plissées et ses pupilles dilatées. Il se concentra pour rétablir l'ordre dans ses émotions.

Lorsqu'il sortit des toilettes après un long moment, Peas remonta le couloir en direction du patio, déterminé à rejoindre ses collègues et leur présence rassurante. Il avait fait bonne impression, c'était l'essentiel. C'était tout ce qu'on lui demandait.

Pour l'instant.

Mais alors qu'il traversait la pièce de réception, il croisa une convive qu'il n'avait jusqu'alors pas remarquée. La femme se trouvait au milieu d'un groupe de commerçantes qui riaient bruyamment. Elle avait des cheveux mi-longs, d'un joli blond vénitien. Quelques taches de rousseur parsemaient son visage aux traits fins. Sa tenue était celle d'une femme des Plaines.

Peas la remarqua car elle s'éloignait du groupe au moment où il passait tout près d'elle, sans doute dans l'intention de rejoindre le couloir menant à la Source. Lorsque son visage fut bel et bien en face de lui, il ne pouvait plus avoir le moindre doute.

Ces traits. Ce tendre sourire. Cette femme. Il la connaissait.

Elle le frôla sans lui adresser un regard. En fait, il était presque étrange la façon dont elle détourna la tête, comme si elle voulait nier l'attention qu'il posait

sur elle. Elle accéléra le pas et disparut dans le couloir sans se retourner.

Peas mit de trop longues secondes à admettre la réalité. Il n'en revenait pas. Il s'agissait bien de sa génitrice.

Sa mère.

Son cœur battant lui insufflant un regain de vitalité, il opéra un demi-tour pour la suivre. Mais elle n'était déjà plus là. Il remonta fébrilement jusqu'au bout du couloir, ouvrit la porte de la Source, qui était vide.

Il rejoignit la fête et chercha sa mère du regard toute la soirée, mais elle ne réapparut pas.

Peas fut bien entendu incapable de profiter du reste de la réception. Il se tut jusqu'à leur retour à la maison de procréation, mais il était si bouleversé qu'il lui fut impossible d'aller se coucher ou de rester avec ses collègues qui débriefaient la soirée dans la salle commune. Il monta dans la cuisine. Cherchant une

occupation, il se mit à essuyer les restes de vaisselle du dîner pour la ranger dans les placards. Bientôt, une silhouette se dessina dans l'ombre, mettant fin à son bref isolement.

— Ça va, petit ? demanda Bamboo. Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Sans mauvais jeu de mots.

Peas demeura silencieux. Il n'était pas sûr d'avoir envie de parler. Il aurait eu besoin de vider son sac, de raconter ce qui le bouleversait, mais dans quel but si ce n'est pour admettre l'impossibilité de son dilemme ?

— Tu as rencontré Centilla, alors ? dit son aîné après un instant.

Le souvenir de l'entrevue dans le salon et du baiser de la femme sur sa joue lui fit revivre brièvement son malaise.

— Oui... Tous les rendez-vous de procréation sont aussi stressants en général ?

— Non, ça s'améliore avec le temps. Et puis, cette femme est un peu spéciale, il faut l'avouer. Ça va

aller ? Il vaut mieux évacuer tout de suite ce qui te trouble, c'est normal et c'est sain d'en parler... Je suis là pour ça. On doit se soutenir entre nous, sinon on ne tiendrait pas.

— Ce n'est pas ça... Enfin, pas que.

Bamboo se rapprocha et s'installa sur le tabouret en bois qui bordait le comptoir de cuisine. Il continua d'observer Peas dans le silence, lui laissant la place nécessaire pour s'exprimer.

— J'ai vu ma mère... ma génitrice. Elle était parmi les invitées du gala.

La gorge de Peas se noua. Bamboo leva ses sombres sourcils, incrédule.

— Quoi ? Tu es sûr ?

— Oui.

— Tu n'aurais pas pu te tromper ?

— Je te dis que j'en suis sûr.

— Je ne dis pas que tu n'as pas cru reconnaître quelqu'un, mais...

Soudain agacé, Peas lâcha brutalement sur l'évier les couverts qu'il tenait.

— C'est ma génitrice, Bamboo, répéta-t-il en chuchotant nerveusement. Je la reconnaîtrais sans le moindre doute. Et j'ai l'impression qu'elle m'a reconnu elle aussi.

Ses yeux commencèrent à lui piquer. La boule dans sa gorge prenait toute la place, l'empêchant de respirer. Bamboo l'observa avec compassion. Sans doute un peu de pitié. Il glissa ensuite une main dans son dos. Il voulait le réconforter, car bien sûr la seule option était de se lamenter sur son triste destin, prendre sur soi puis passer à autre chose. Mais la détresse de Peas se transformait malgré lui en frustration et détermination.

— Je veux la revoir, affirma-t-il. Je voudrais pouvoir parler avec elle.

— Peas... Tu viens d'arriver dans la cité. Tu as une bonne situation, tu te fais des amis, tu auras bientôt des responsabilités vis-à-vis de ta maison. Est-

ce que c'est bien raisonnable de te monter la tête pour ça ?

Ils échangèrent un regard qui valut bien des mots. De par leur condition, ils se comprenaient sans avoir besoin de parler. Ils étaient sans doute les hommes les plus chanceux du royaume, ceux qui avaient accès aux plus grands privilèges. Rien que pour cette raison, ils se devaient de mener une vie irréprochable.

— J'ai des souvenirs. De beaux souvenirs avec elle, murmura Peas.

— Dis-moi, petit... Qu'est-ce qu'elle a fait après t'avoir vu ?

— Elle... rien. Elle s'est éloignée, et je n'ai pas réussi à la revoir dans la fête par la suite. Elle a dû partir.

Bamboo n'en rajouta pas. Il avait à l'aide d'une seule question établi la fin de l'argumentation. Une sensation de larmes se coinça dans la gorge de Peas.

— Ce n'est pas juste.

— Promets-moi de faire attention à toi, Peas. Ta famille désormais, elle est ici. Tu comprends ?

Peas acquiesça, à contrecœur.

Il rêva beaucoup cette nuit-là. Il rêva des Plaines. Des champs à perte de vue. De sa petite main d'enfant dans celle de sa mère.

Sous un soleil intermittent, ils plantaient ensemble des graines dans la parcelle où elle cultivait ses herbes aromatiques et médicinales. Leurs doigts étaient maculés de terre. Le vent ébouriffait leurs cheveux. L'air était sec et tendre à la fois, comme le rire que sa mère laissa échapper quand Peas se barbouilla de terreau en voulant dégager son visage de ses mèches folles.

Lorsqu'il se réveilla, ce rire fantasmé résonnait encore dans sa tête. Comment aurait-il pu se souvenir du timbre de la voix de sa mère ?



Pendant les deux jours suivants, il sembla à Peas qu'on mit tout en œuvre pour qu'il n'ait pas à sortir de la maison, et il en était convaincu à présent, Bamboo le surveillait. Jusqu'à quel point ce dernier avait pu révéler son dilemme à ses collègues, il n'en était pas certain, mais il regrettait dans tous les cas de s'être confié. Il ne méritait pas d'être épié pour si peu. Qu'allait-il tenter de toute façon ? Peas ne comptait pas arpenter les rues de Sàlissa comme un forcené avec l'espoir de tomber par hasard sur sa mère...

Il commençait sérieusement à tourner en rond lorsque, quelques jours après le gala, Dame Nori revint faire une annonce au sous-sol. Peas ne tenait plus en place, fiévreux à l'idée d'avoir enfin une occasion de sortir de la maison.

— Pour le départ des commerçantes, une nouvelle fête est organisée.

Il se surprit à prier pour être convié, alors qu'il savait bien son espoir vain. Il essaya de capter le

regard de sa maîtresse, mais celle-ci ne le considéra pas un seul instant.

— Pour ce soir, m’accompagneront à nouveau Opium et Pollen. Lime, tu es de sortie aussi, ajouta Nori avec un léger sourire en direction de son favori.

La déception de Peas était immense. Elle était même cruelle, compte tenu de la raison qui le poussait à souhaiter cette sortie. Il regagna son dortoir, l’estomac bien lourd, le moral au plus bas.

Peu après, il fut rejoint par Lime. Lui aussi semblait vouloir s’éloigner de l’agitation de la salle commune.

— Tu dois avoir hâte d’être ce soir... dit Peas avec une amertume dans la voix qu’il lui était impossible à réprimer.

Son collègue grimaça. Cette réaction mitigée agaça Peas. Lime était le préféré des procréateurs de la maison, peut-être l’un des plus réputés de la cité, mais il trouvait toujours le moyen de ne pas être satisfait. Drôle de type.

Lime s'assit sur le rebord de son lit, l'air un peu éteint, puis releva ses yeux vers Peas.

— Je comprends que ça te contrarie... Bamboo m'a raconté ce qu'il s'est passé l'autre fois.

Peas fit la moue. Ses doutes se confirmaient.

— Je suis sûr qu'il l'a dit à Dame Nori pour que je ne puisse pas venir ce soir.

— Non. Bamboo ne ferait pas ça, répondit Lime avec douceur. Tu n'as juste pas besoin de te montrer pour le moment.

— J'avais espéré la recroiser.

Lime l'observa avec une étrange expression. Ses paroles le troublaient sans doute. Peas aurait mieux fait de se taire et de ravalier sa frustration. Prendre sur soi. Réprimer ses sentiments. Obéir.

— Je ne crois pas que je reconnaîtrais ma génitrice si je la croisais, finit par avouer Lime, l'air pensif.

Une soudaine tristesse dévala en Peas, et toute sa jalousie disparut. Il avait la chance d'avoir pu revoir

sa mère quelques fois, et surtout de garder beaucoup de souvenirs d'enfance auprès d'elle, ce qui n'était pas le cas de la plupart des hommes qui étaient envoyés bien loin de leur contrée d'origine dès l'âge de cinq ans.

— Je n'arrête pas de me dire que j'aurais pu tomber sur elle un jour sans pouvoir reconnaître ma propre génitrice, poursuivit Lime. Elle pourrait même entrer dans cette maison de procréation et réclamer mes services. Bien sûr, il y a les données génétiques qui empêcheraient ce genre de rencontre fortuite, mais ça m'a toujours effleuré l'esprit.

— On nous arrache à notre lignée et après c'est à nous de prouver que l'on n'est pas de la même famille. Tu ne trouves pas ça hypocrite ?

— Si.

Lime sembla réfléchir un instant.

— Tu as le droit de vouloir la revoir, déclara-t-il.

Et il prononça ses mots avec une telle conviction que Peas n'eut aucun doute sur la sincérité de Lime.



La nuit était tombée sur la baie de Sàlissa. Lorsque le calme gagna la maison de procréation, Peas se faufila avec précaution dans le grand salon du rez-de-chaussée. Là, il déroba une fine couverture qui se trouvait sur un fauteuil et s'enroula dedans. Son uniforme de procréateur était trop voyant sous la lueur de la lune croissante, il risquait d'être repéré.

Une fois dissimulé sous sa cape improvisée, il sortit par l'arrière-cour. Il prit la direction du port, le souffle court. La peur de se faire attraper était réelle, mais se mêlait à l'enthousiasme du frisson de liberté. Une incroyable excitation animait Peas. Il n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois où il avait pu faire le mur, et prenant confiance, il cessa d'être sur ses gardes pendant un instant.

Pourtant, alors qu'il progressait en marge de la place du forum, des cris l'alertèrent :

— Attendez ! Revenez ici !

Ni une, ni deux, Peas bifurqua dans une allée sombre pour s’y cacher. L’agitation se rapprocha de plus en plus vite. Comment l’avait-on déjà repéré ?

Il se tétanisa, priant pour que personne ne le surprenne à se tapir entre deux maisons en pleine nuit tel un fugeur.

Quelqu’un déboula dans la ruelle. Peas était fichu.

Pourquoi avait-il pris un tel risque ?

La jeune femme sursauta à la vue du procréateur, se retrouvant nez à nez avec lui alors qu’elle courait. Elle était vêtue d’une longue cape bleu nuit recouvrant une robe somptueuse. Une dame de la haute.

Peas était fichu de chez fichu.

Puis, comme d’autres pas se rapprochaient, elle se pressa contre lui dans l’ombre. Son geste précipité fit paniquer Peas qui se colla davantage contre le mur. S’il avait pu se fondre dedans pour y disparaître, il l’aurait fait.

— Qu'est-ce que...

La jeune dame plaqua sa main contre sa bouche et lui intima de se taire. Alors il comprit. Les appels ne lui étaient pas destinés, c'était elle qu'on recherchait. Il pouvait lire dans son expression la peur d'être surprise, mais aussi un certain amusement, comme s'il s'agissait d'un jeu pour elle. Le même mélange de peur et d'excitation qui parcourait Peas quelques instants plus tôt. Désormais, il n'était plus que panique.

La femme plongea son regard dans le sien, un regard opalescent, clair comme le lit pur d'une rivière. Des mèches blondes se dégageaient de sa capuche couleur nuit. Elle sentait divinement bon. Comme un bouquet de fleurs précieuses.

Son autre main se pressait sur l'épaule de Peas, non loin de sa poitrine. Sous les doigts de la jeune dame, il avait l'impression que son cœur tambourinait si fort qu'on pourrait entendre sa plainte assourdissante dans tous les alentours. Leurs corps se

touchaient... elle devait le sentir. Ce n'était pas possible autrement.

Les voix s'éloignèrent. La demoiselle se détendit. Peas reconnut alors le son des bottes et des plastrons de la garde royale, leur démarche cadencée prenant de la distance. Elle venait de lui faire courir un réel danger. Qui sait ce qu'il lui serait arrivé si des gardes l'avaient découvert, qui plus est collé à une femme de la haute société !

Malgré ce constat, Peas ne lui en voulut pas le moins du monde. Son regard étudia plus en détail le visage de la fugitive et le temps se suspendit. La soirée était belle. Tout était parfait, de la température à la brise légère, à la pâle lumière de la lune, aux étoiles dans le ciel et dans les pupilles de la sublime femme blottie contre lui.

Tandis qu'il demeurerait subjugué, une nouvelle silhouette féminine apparut à l'autre bout de l'allée sombre.

— Physalis ! l'interpella-t-elle dans un murmure.

Peas faillit tourner de l'œil. Il n'y avait qu'une seule personne qui s'appelait Physalis dans cette cité et il s'agissait ni plus ni moins que de la princesse héritière du royaume.

Celle-ci poussa un soupir, s'éloignant légèrement de Peas, à peine, si peu, et fit un signe à son amie.

— Ah, Rose. J'ai cru que je t'avais perdue dans la course ! C'est bon, on les a semées, je pense.

Puis, s'écartant pour de bon, elle lança un dernier regard amiable à Peas, avec un sourire délicieux qui finit de le stupéfier.

— Merci pour la cachette.

Sa main relâcha l'épaule de Peas dans un geste presque caressant qui provoqua un frisson dans tout son corps. La princesse s'éloigna dans la pénombre avec son amie, toutes deux riant avec complicité. Leurs silhouettes disparurent comme si elles s'effaçaient dans le flou d'un songe. Ce moment était presque irréel. Peas resta planté là de longues

secondes après leur départ, totalement sidéré par cette rencontre.

Lorsqu'il reprit enfin ses esprits, il était plus déterminé que jamais. Cette apparition surprenante avait décuplé son ambition. Il ne craignait plus rien puisqu'il avait échappé à la garde royale ! Il sortit donc de la ruelle et poursuivit son chemin jusqu'au port sans encombre.

Arrivé devant l'impressionnante demeure où se tenait la réception, il déchantait légèrement. Comment allait-il réussir à pénétrer dans la fête ? Et s'il y parvenait, il risquait de tomber nez à nez avec un de ses collègues, ou pire, avec Dame Nori. Il aurait sans doute dû inventer un prétexte pour justifier sa sortie dans le cas où cette possibilité se présenterait, mais Peas renonça à y réfléchir lorsqu'il réalisa qu'il pouvait tenter sa chance par le jardin.

Grâce à son agilité, il ne lui fut pas compliqué de franchir la haie qui bordait la demeure à l'arrière. Avant de se faufiler dans le jardin, il retira sa cape, car

il était désormais plus suspect de se promener ainsi dissimulé qu'en uniforme de procréateur. Il cacha le tissu derrière un buisson puis entra dans la demeure par une baie vitrée grande ouverte. Plus rien ne l'arrêtait. Il savait que c'était de la folie de s'introduire clandestinement dans cette fête, mais il ne craignait plus les risques encourus. La seule femme qui l'avait jamais aimé se trouvait ici en ce moment même, et il ne pouvait passer à côté d'une occasion de la revoir.

Peas se glissa dans la salle de réception en essayant de paraître naturel, comme s'il allait rejoindre ses pairs. Mais il n'en fit rien et se positionna dans un coin de la pièce afin de disposer d'une vue globale sur les convives. Il ne pouvait pas rester longtemps là, il serait vite repéré. À son grand soulagement, il n'aperçut pas Dame Nori dans l'assemblée. Elle devait probablement comme l'autre soir converser dans un endroit plus calme avec une de ses futures

clientes. Pollen et Lime se tenaient près du buffet. Opium se trouvait peut-être avec Nori.

Peas remarqua que Lime avait le regard affuté. Il inspectait lui aussi les invitées avec un air intense. Son expression demeurait indéchiffrable, quelque part entre l'admiration et l'impatience. Bientôt, leurs regards se croisèrent. Peas retint son souffle. Repéré en quelques secondes. Quel imprudent !

Lime se figea, déconcerté par la présence de son jeune collègue. Peas se demanda ce qu'il allait faire, mais son aîné ne sembla pas vouloir le dénoncer. Au contraire, il détourna la tête sans demander son reste et il se resservit au buffet avec une soudaine décontraction, une expression désormais amusée sur le visage. À partir de cet instant, Peas considéra pour de bon Lime comme un ami.

Soulagé, il examina à nouveau la salle de réception. Ce fut là qu'il la vit enfin. Il reconnut d'abord ses cheveux dorés comme le blé au soleil, coiffés avec simplicité sur le côté, ses boucles frôlant

son épaule. Puis son profil délicat, et son doux sourire. Il dut envoyer malgré lui de puissantes ondes par la pensée, car au même moment elle tourna la tête dans sa direction. Leurs regards se trouvèrent et l'environnement autour de Peas se troubla. Il ne s'écoula qu'une ou deux secondes, un bref moment de doute lorsque, l'air paniqué, sa mère s'excusa auprès de ses compagnes et fila à contresens.

Pas cette fois. Peas ne lui laisserait pas la possibilité de s'enfuir.

En tout cas, si elle avait l'intention de le fuir, elle ne s'y prit pas de la bonne manière, car elle cherchait à quitter la fête, à s'éloigner du moindre témoin de leur reconnaissance. Il ne pouvait pas lui parler au milieu de toutes ses femmes, mais s'ils se retrouvaient seuls... Il la suivit, ne réfléchissant même plus à comment être discret, terrorisé à l'idée de la perdre de vue.

Pendant un instant, cela se produisit. Mais Peas ne renonça pas.

— Attendez ! l'appela-t-il alors qu'il la découvrait filant à toute vitesse à travers le couloir de l'entrée.

Elle continua de creuser la distance entre eux et Peas dut prendre son courage à deux mains pour franchir le barrage qui filtrait les invitées sans paraître suspect. Son audace – ou sa chance – l'exauça.

Sa mère avait pris la direction du port. Il se mit à courir. Il n'abandonnerait pas.

Peas bifurqua au niveau de la promenade puis s'arrêta net. Elle était là. Debout sur les planches en bois du quai, le vent balayant ses cheveux ébouriffés par sa fuite. Elle se retourna, lasse, comme si elle avait compris qu'elle ne pourrait fuir nulle part face à la détermination de Peas.

Son visage était accablé, marqué par les regrets et l'amertume.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle avec un ton accusateur, mais bien trop fragile pour exprimer une réelle colère.

Sur le moment, Peas ne savait plus quoi répondre. Des jours qu'il priait pour revoir sa mère, et les mots lui manquaient soudain.

— Est-ce que tu as le droit d'être ici ?

— Vous m'avez reconnu ? demanda-t-il, lui aussi d'une voix faible.

Elle esquissa un sourire, empreint de douleur.

— Comment veux-tu que j'oublie le visage de mon propre enfant ? Mon doux Peas.

Il fit un pas vers elle et, à son grand soulagement, elle ne recula pas.

— Je n'en reviens pas de vous retrouver ici. Comment le hasard peut-il être aussi cruel et miraculeux à la fois ?

— D'une certaine façon, j'avais un infime espoir de te croiser. Je savais que tu étais parti à Sàlissa et quand j'ai appris que je viendrais ici pour une convention... Oui, au fond, je l'espérais.

Elle détailla brièvement son uniforme blanc.

— Tu as pu trouver une situation prestigieuse. Je suis fière de toi, Peas. Tu es bien ici, n'est-ce pas ?

— Oui... dit-il alors que sa gorge se nouait.

— Tant mieux. Je suis heureuse de l'entendre. C'est tout ce que je souhaite pour mon adorable petit garçon... Je veux dire, tu es un homme à présent... Mais je sais que tu mérites qu'il t'arrive de belles choses, que je suis incapable de t'offrir. Es-tu heureux ?

— Oui, répondit à nouveau Peas.

Il mentit et s'en rendit compte au moment de prononcer ces mots. Mais il n'avait pas d'autre choix. Qu'il soit heureux ou non, ce n'était pas à sa mère de porter ce fardeau.

— Tant mieux, oui... Tu ne devrais pas prendre plus de risques, tu devrais rentrer chez toi. Un homme de ton rang doit faire attention à sa réputation, non ?

Il acquiesça, même s'il s'agissait du dernier de ses soucis à cet instant.

— Pourrons-nous nous revoir ? demanda-t-il avec espoir.

— Je ne sais pas, Peas. Non, il ne vaudrait mieux pas.

— Je vous en prie. Vous savez où je suis. Si vous revenez dans la cité... on devrait pouvoir échanger quelques nouvelles...

— Je ne peux rien t'apporter, regretta-t-elle.

— Alors simplement, ne vous enfuyez pas la prochaine fois. Nous pouvons faire semblant de ne pas nous connaître, je jouerai le jeu. Mais ne fuyez pas en me voyant.

— Oh, Peas.

Une lueur de tendresse raviva l'expression meurtrie de sa mère. Elle s'approcha pour lui saisir les mains. Peas la dépassait largement à présent. Il sentit son parfum, un parfum de lavande. Son enfance et les Plaines envahirent tous ses sens. Ses yeux lui piquaient terriblement.

— Tu as les mains si douces.

Celles de sa mère étaient rugueuses. Elles travaillaient toujours la terre, comme ils le faisaient ensemble à une époque si lointaine désormais.

— Promettez-moi que nous nous reverrons un jour, insista Peas.

— Je te le promets.

Elle l'attira vers lui pour déposer un léger baiser sur son front. Peas avait les yeux emplis de larmes.

Il était heureux, finalement. Même si ce n'était qu'un bref instant, un moment volé dans une vie au destin tout tracé.



— Et tu l’as revue depuis ? demanda Physalis.

Elle était assise sur son lit, face à Peas qui contemplait le panorama de Sàlissa à travers la baie vitrée de la chambre royale. Il était parti loin pendant son récit, emporté par les souvenirs.

— Oui, quelques fois lorsqu’elle est venue à Sàlissa.

— Tu lui en as voulu ? De ne pas avoir cherché à se battre pour toi ?

— Jamais.

Peas se rapprocha du lit et s’agenouilla devant Physalis. Il lui saisit doucement la main. Elle était inquiète, elle avait tant à porter sur ses épaules. Il voulait la rassurer. Après tout ce temps, il n’avait toujours d’yeux que pour elle. Elle n’était plus la

princesse un peu têtue qui défiait l'autorité, mais parfois il y avait encore dans son regard cette expression qu'elle avait eue dans la ruelle, ce mélange de peur et d'excitation.

— Tout ira bien pour Énée, Physalis... Il ne sera pas seul, ni très loin.

— Je crains tellement qu'il se sente abandonné.

— Avec une mère comme toi, tout se passera bien. Et puis, Énée a quelque chose que nous n'avons pas eu, ni toi, ni moi...

Physalis releva un regard interrogateur.

— Un père comme Lime.

FIN

Merci pour votre lecture !

Si vous avez apprécié cette nouvelle, vous pouvez si vous le souhaitez apporter une contribution en m'offrant un café sur Ko-fi en suivant [ce lien](#). Les tips récoltés sur ma page Ko-fi permettront de financer les prochaines publications.

Et si vous ne pouvez pas, ce n'est pas grave ! Vous pouvez me soutenir simplement en me suivant sur les réseaux sociaux, en commentant et partageant mes actualités 😊

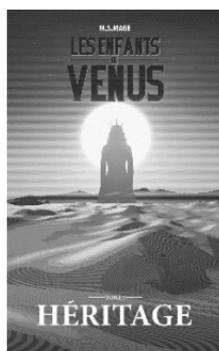
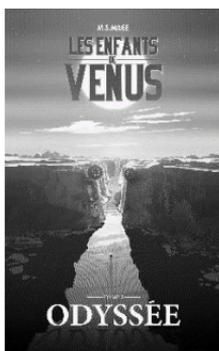
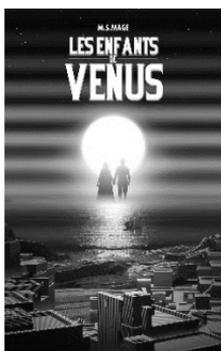


 ms-mage.com

 [usagi_wonderland](https://www.instagram.com/usagi_wonderland)

 [WonderlandUsagi](https://twitter.com/WonderlandUsagi)

Retrouvez Peas et ses compagnons dans
LES ENFANTS DE VÉNUS



De la même autrice :

[Les Enfants de Vénus](#) (2017)

[Les Enfants de Vénus : Odyssée](#) (2018)

[Les Enfants de Vénus : Héritage](#) (2020)

[Le Dernier Vidéoclub avant la fin du monde](#) (2022)

© 2023 M.S.Mage

Tous droits réservés.

Couverture : M.S.Mage, d'après une photographie libre de droits de Michelangelo Buonarroti (Pexels)